



D.H. Lawrence et le monde méditerranéen

Gourand Jacqueline

Pour citer cet article

Gourand Jacqueline, « D.H. Lawrence et le monde méditerranéen », *Cycnos*, vol. 7. (L'Appel du Sud dans la littérature et la culture anglaises au XX^e siècle), 1991, mis en ligne en juin 2008.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/571>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/571>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/571.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

Lawrence et la Méditerranée

C'est au début du mois d'octobre 1913 que la Méditerranée, première étape d'un exil librement choisi, se révèle au regard ébloui de D.H. Lawrence : "The Mediterranean is a miracle of blueness and sunshine"¹. Accompagné de la femme qu'il aime et qu'il enlève en quelque sorte, il n'effectue en cette année qui précède la guerre, qu'un faux départ. Lorsqu'en 1919, il consomme sa rupture avec l'Angleterre, l'Île-Mère devenue perfide Albion, en traversant la Manche grise, assis sur des rouleaux de corde, il éprouve les sensations qui deviendront quelques mois plus tard celles d'Alvina, "la fille perdue" :

England beyond the water, rising with ash-grey corpse-grey cliffs, and streaks of snow on the downs above. England like a long ash-grey coffin, slowly submerging. She watched it fascinated and terrified².

Cette réaction duelle, axe vital de l'expérience pour les personnages de sa fiction, est en fait au centre de la vision lawrencienne. On en relève, dans *Lady Chatterley's Lover*, la formulation : "It is the way our sympathy flows and recoils that really determines our lives". Ouverture à l'autre, à l'univers, dépli, empathie, d'une part et replis ou rejets vont, d'autre part, constituer l'expérience individuelle tout en imprimant à l'œuvre un halètement, une respiration qui s'articule dans la symbolique de la lumière et des ténèbres. Deux territoires vont donc s'affronter en Lawrence, cet exilé, qui tourne le dos à l'Angleterre mais emporte avec lui, inscrit au plus profond de son être, un paysage intérieur, le paysage de son enfance et de son adolescence. L'empreinte dans son imaginaire est telle que, sous les oliviers de la Toscane inondée de soleil, il donne à la passion de Lady Chatterley pour son garde-chasse, le cadre des Midlands. L'impression que le paysage intérieur s'est modelé sur celui du pays neuf au point de se confondre avec lui assaille le visiteur en pèlerinage à Taos, lorsqu'il découvre que l'espace clos, derrière le ranch où Lawrence a vécu de 1922 à 1925, évoque étrangement le jardin de son amie Jessie, à Hags Farm. Est-on, dans une telle circonstance, victime du sortilège de l'esprit du lieu ? Ou bien alors, ce rapport mystique entre le génie du lieu et l'homme révèle-t-il – et c'est la question posée par E. Delavenay – que le "plus profond et le plus poétique désir est celui du retour aux origines"³ ?

La nostalgie de Lawrence, qu'a éveillée la transformation de la vallée de son enfance, nostalgie qui baigne l'atmosphère de *The White Peacock* et *Sons and Lovers*, s'est graduellement doublée de la conscience douloureuse du changement d'un monde aliénant l'homme moderne dont le désarroi devient de plus en plus intense. La fuite dans l'espace va donc s'imposer dans cette quête du salut qui n'est autre que celle de l'unité perdue. Le rêve de fonder une communauté libertaire et utopique, dans quelque contrée encore vierge de civilisation, le rêve de Rananim, est manifeste dans la correspondance datant du début de la première guerre mondiale. Dans la fiction contemporaine, c'est bien une fuite dans l'espace qui séduit Birkin et Ursula, décidés à échapper à la société mercantile et mécanisée de l'époque ; Alvina, "the lost girl", emprunte le même chemin, celui de l'Italie, pour suivre Ciccio, originaire du Sud de ce pays. Leur choix, cependant, semble à l'origine convaincant en tant que but, et la terre d'exil incarne surtout l'antithèse de l'Angleterre. Fuite dans

¹ *The Letters of D.H. Lawrence, 1913-1916*, James Boulton ed., C. U. P., Cambridge 1981.

² *The Lost Girl*, Heinemann, Londres, 1920.

³ Emile Delavenay, "Le vitalisme chez D.H. Lawrence", dans *Aspects du Vitalisme*, Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie, Université de Louvain, 1988, p. 189.

l'espace aussi, pour Kate, qui, dans *The Plumed Serpent*, restera au Mexique avec Cipriano et, en acceptant de se soumettre aux forces de l'univers, choisira l'arbre de vie, pour Juliet, dont tout l'être social sera en quelque sorte aboli par l'action régénératrice du soleil méditerranéen dans *Sun*. Car cette fuite dans l'espace qui emprunte toujours le chemin du Sud, s'accompagne à un autre niveau de la fuite de l'être que l'on était. Devenir une créature déterminée par l'intégrité, comme forme de complétude et de cohérence, s'avère être le but de la quête. L'apparition de cet être nouveau exige des morts partielles et les personnages de la fiction lawrencienne en font souvent la douloureuse expérience. Au moment du choix, c'est à l'appel du Sud qu'ils répondent, le mouvement sera toujours du nord vers le sud :

Always to go South, away from the Arctic horror, as far as possible ... To go out of the clutch of greyness and low skies, of sweeping rain and of slow, blanketing snow. Never again to see the mud and rain and snow of a northern winter...⁴

L'Italie, contrée d'élection, terre fertile qui s'oppose au monde du Nord, statique et glacé, se présente comme le lieu salvateur où l'équilibre de l'affectivité et de l'intellect, du corps et de l'esprit, peut se réaliser, située qu'elle est, entre les deux extrêmes dénoncés par Birkin dans le chapitre "Moony" de *Women in Love*, l'Afrique et le Nord. Ursula et Birkin qui ont atteint ce point d'équilibre que Lawrence qualifie de "star equilibrium", pourront préserver cet équilibre et parachever l'accomplissement de l'être, but ultime du personnage lawrencien. Pour Alvina, dans *The Lost Girl*, l'Italie joue un rôle décisif dans son évolution ; elle ne représente pas cet équilibre créateur que je viens d'évoquer mais, en s'opposant à l'Angleterre et au Nord, elle permet à l'individu d'appréhender sa nature profonde révélée par le contact avec un paysage élémentaire.

Le nord, opposé au sud, la conscience mentale à la conscience sanguine, la froideur de l'intellect à la chaleur de l'instinct et de la sensualité. Ciccio, Italien de naissance, presque par accident, serait-on tenté de dire, et qui représente cette spontanéité, cette vie primitive qui séduisent Alvina, est très proche de l'Indien tel que Lawrence se l'imaginait avant même d'avoir foulé le sol des territoires des Hopis et des Navajos. Il se trouve que l'Italie, le Nouveau-Mexique et le Mexique, terres d'élection de Lawrence dans les années 1920, donnent corps à ce Sud. C'est le monde méditerranéen qui retient, ici, mon attention.

Brisé par les années de guerre – l'hiver de 1918 avait été particulièrement éprouvant pour les Lawrence, chassés de Cornouaille, dépendant de la générosité de leurs amis pour se loger – Lawrence espère une issue heureuse qui le délivrera du cauchemar de ces terribles années, et lorsque la libération survient, il éprouve la sensation de renaître. "Italy has given me back I know not what of myself, but a very, very great deal. She has found for me so much that was lost" écrit-il dans *Sea and Sardinia*. La vitalité et la verve de la correspondance de 1920 reflètent sa joie de découvrir la Sicile et de se retrouver au bord de cette Méditerranée "toujours recommencée" :

Lovely, lovely Sicily, the dawn's place, Europe's dawn, with Odysseus pushing his ship out of the shadows into the blue. Whatever had died for me, Sicily had then not died... all the great blueness of the great dawn sea in front where the sun rose with a splendour like trumpets every morning and me rejoicing like a madness in this dawn, day-dawn, life-dawn, the dawn which is Greece which is me⁵.

Lawrence se fonde au monde méditerranéen dont les différentes régions sont indissociables. Mais la Sicile est incontestablement une révélation pour lui. Tout ce qu'il appréhendait intuitivement dans ses récits en imaginant l'empreinte de l'esprit du lieu sur le voyageur, dans "The Two Principles", cette transmutation dont il avait la prescience lorsqu'il décrivait les premiers Européens arrivant en Amérique : "Their subtlest plasm was changed under the radiation of new skies, new influence of light, their first and rarest life – stuff transmuted", il va en faire l'expérience. Il est régénéré au sens littéral du mot.

⁴ *St Mawr*, p. 117.

⁵ *The Letters of D.H. Lawrence, 1916-1921*, C. U.P., Cambridge, 1984.

Quelques semaines après avoir quitté la Sicile, au début de l'année 1922, il écrivait :

Perhaps the deepest nostalgia I have ever felt has been for Sicily... Not for England or anywhere else – for Sicily, the beautiful, that which goes deepest into the blood.

L'affinité profonde qu'il manifeste pour la Sicile et les Siciliens les associe aux Grecs d'avant Homère, à toute cette culture originaire de l'est de la Méditerranée qui a donné naissance à la civilisation occidentale. En intitulant l'un de ses poèmes : "Middle of the World", Lawrence nous rappelle le sens du mot Méditerranée.

C'est en Sicile qu'il découvre véritablement le soleil, un soleil implacable qui darde l'île de ses rayons de feu pendant des semaines et qui lui fait s'écrier à la fin de *Apocalypse* : "Start with the sun and the rest will slowly, slowly happen".

Symbolisme solaire

Le soleil n'est pas absent de la fiction lawrencienne de la période qui précède celle du séjour italien ; la Méditerranée, cependant, actionne le déclic dans l'imaginaire lawrencien.

Lawrence compare la place du soleil dans la vie de l'homme du Nord et celle de l'homme du Sud :

In the North, man tends instinctively to imagine, to conceive that the sun is lighted like a candle, in an everlasting darkness and that one day the candle will go out, the sun will be exhausted... Hence to the Northerner, the phenomenal World is essentially tragical, because it is temporal and must cease to exist... But to the Southerner, the sun is so dominant, that if every phenomenal body disappeared out of the universe, nothing would remain but bright luminousness, sunniness. The absolute is sunniness⁶.

En 1915, la lecture du livre de Burnet, *Early Greek Philosophy*, qui lui "clarifie l'âme", est un apport important pour la formulation de son vitalisme, en particulier la notion héraclitienne du *flux*, qui deviendra une des idées centrales de la pensée lawrencienne. La fin de l'essai "The Crown" en fournit la preuve :

The present seeming is a ridiculous travesty, and even the sun is not the sun as it appears to be. It is something tingling with magnificence. And then starts the one glorious activity of man : the getting himself into a new relationship with a new heaven and a new earth⁷.

L'homme doit rétablir ce nouveau rapport avec l'univers, avec le cosmos s'il veut réaliser le but ultime de tout être vivant, atteindre le plein accomplissement de lui-même.

Or, comme Lawrence le clame dans *Apocalypse*, l'homme moderne a perdu le cosmos comme il a perdu le soleil. Il ne s'agit pas de s'étendre nu sur une plage ("comme des porcs" ajoute-t-il) pour absorber le soleil, il faut l'intégrer en l'adorant : "We can only get the sun by a sort of worship... By going forth to worship the sun, worship that is felt in the blood"⁸.

Le symbolisme solaire s'est modifié et surtout enrichi dans la fiction, la poésie et les écrits de Lawrence, depuis 1915. On remarque que la place accordée à cet astre est de plus en plus grande surtout vers la fin de sa vie, nous suivrons donc cette évolution.

Soleil et personnages dans la fiction lawrencienne jusqu'en 1915

Il est sans doute intéressant de considérer brièvement la place et l'influence du soleil dans cette partie de la création lawrencienne précédant l'exil.

L'axe de l'univers de Lawrence étant la vie, il est difficile d'imaginer toute forme de vie sans le soleil. Anna Brangwen qui a affirmé sa préférence pour la lumière, devenue à son tour source de vie dans *The Rainbow*, a la sensation de faire partie intégrante du soleil, d'être

⁶ "Flowery Tuscany" dans *Phoenix*, Heinemann, London, 1936, p. 57.

⁷ "The Crown" dans *Reflections on the Death of a Porcupine*, C.U.P., Cambridge, 1988, p. 306.

⁸ *Apocalypse*, Mara Kalnins ed., C.U.P., Cambridge, 1980, p. 78.

transformée en un rayon de soleil : "The child in her shone till she herself was a beam of sunshine" ⁹.

C'est au soleil rouge du couchant, au soleil qui va mourir, que dans *Sons and Lovers* Mrs Morel offre Paul, l'enfant conçu sans amour. Secrètement, elle souhaiterait se le voir enlever pour que soient épargnés à l'enfant le foyer désuni et les traumatismes inévitables qui le marqueraient à jamais. Cependant, elle reprend l'enfant contre son sein après ce simulacre de sacrifice :

She thrust the infant forward to the crimson, throbbing sun, almost with relief. She saw him lift his little fist. Then she put him to her bosom again, ashamed of her impulse to give him back again whence he came¹⁰.

Dans *The Trespasser*, on assiste à un baptême cosmique, celui de Siegmund, qui dans un mouvement de libération qui lui fait atteindre l'extase, s'offre à la mer et au soleil de l'île de Wight. Dans ce même récit, la brûlure du soleil, qu'elle conservera plusieurs mois sur son poignet, sera le seul vestige de la passion qu'Helena vient de vivre avec son professeur de musique.

Autant d'exemples annonçant l'orientation de ce symbolisme solaire qui s'investit déjà d'une nature divine. "Dans l'espèce humaine, seuls quelques élus sont capables d'aboutir au plein accomplissement de leur être : ce sont les vrais *aristocrates* " écrit M. Delavenay dans son étude sur le vitalisme chez Lawrence¹¹. La relation avec le soleil donne à l'homme un caractère divin : "The true aristocrat is the man who has passed all the relationships and has met the sun and the sun is with him as a diadem" ¹². Créer la vie, en se créant, n'est-ce pas le désir de Constance Chatterley, qui veut tourner le dos à son passé, à cette vie d'hier, cette vie mortifère, et qui, dans le bois, en voyant naître les plantes et les animaux en ce début du printemps, s'écrie : "When the crocus cometh forth, I too will emerge and see the sun" ¹³.

Sensualité et soleil noir

En Italie, Lawrence est surtout frappé par les individus dont la nature primitive, l'identité intacte les rapproche d'un certain idéal païen, le paysan ou le berger de Sardaigne. L'aspect mystérieux de la procession dans *The Lost Girl* révèle à l'auteur ce caractère païen, même barbare, qui existait encore en Italie. Ces paysans qui incarnent la puissance génératrice de la nature représentent l'intermédiaire entre les hommes modernes que la mécanisation a dégradés et le monde animal et végétal. Tout ce que représente l'Italie : le soleil, la beauté naturelle, et son caractère primitif, a non seulement revitalisé Lawrence, mais a été l'une des causes importantes de l'évolution de sa fiction après *Sons and Lovers*.

Par une connaissance toute intuitive, Lawrence atteint les racines mêmes de la réalité du tempérament italien et c'est en artiste qu'il l'appréhende. Cet Italien, il le décrit, endormi au soleil, dans *Twilight in Italy* :

In the sunshine, he basks asleep, gathering up a vintage into his veins, which in the night-time, he will distill into ecstatic sensual delight, the intense white-cold ecstasy of darkness and moonlight, the raucous, cat-like, destructive enjoyment, the senses conscious and crying out their consciousness...¹⁴

La puissance incontestée de Vénus dans le tempérament italien se nourrit de soleil. La correspondance entre le sang et le soleil est établie¹⁵. Lawrence est de plus en plus persuadé de l'importance de la conscience sanguine obscure, liée à l'acte sexuel ; le sang dérive de la

⁹ *The Rainbow*, Mark Kinkead ed., C.U.P., Cambridge, 1989, p. 182.

¹⁰ *Sons and Lovers*, Penguin Books, Harmondsworth, ré-édition de 1945, chapitre II, p. 51.

¹¹ Emile Delavenay, *op.cit.*, p. 177.

¹² "Aristocracy" dans *Phoenix II*, Heinemann, London, 1936, p. 482.

¹³ *Lady Chatterley's Lover*, Heinemann, Londres, 1961, p. 108.

¹⁴ *Twilight in Italy*, Heinemann, Londres, 1956.

¹⁵ "There is an eternal correspondence between our blood and the sun", *Apocalypse*, p. 77.

notion lawrencienne de l'inconscient. Après avoir déclaré : "My religion is a belief in the blood, the flesh as being wiser than the intellect. We can go wrong in our minds. But what our blood feels and believes and says is always true" ¹⁶, il affirme de plus en plus la suprématie du sang :

Two rivers of blood are man and wife, two distinct eternal streams that have the power of touching and communing and so renewing, making new one another... And the phallus is the connecting link between the two rivers that establishes the two streams in a oneness... But we know that the oneness of the blood-stream of man and woman in marriage completes the universe, as far as humanity is concerned, completes the streaming of the sun and the flowing of the stars.

Dans ce passage extrait de "A propos of Lady Chatterly", sexualité et instinct vital ne font qu'un pour se fondre dans le cosmos.

Dans *The Ladybird*, nouvelle écrite en 1915, mais remaniée et rebaptisée en 1921, Dionys Psanek remarque : "The sun is dark, the sunshine flowing to us is dark". Ce soleil noir apparaît dans la symbolique lawrencienne bien avant que l'imaginaire du romancier ait projeté dans sa fiction son expérience des Indiens et du Mexique, nourrie de tout l'apport des lectures de cette époque. Il est incontestable que le symbolisme solaire que révèlent la poésie et la fiction contemporaines s'est enrichi au contact du Mexique et que Lawrence a transposé, en partie, le rôle essentiel joué par le soleil dans la symbolique des civilisations anciennes du Nouveau Monde. Les réseaux de la texture symbolique de sa vision, en particulier pour ce qui concerne l'*inter-relation* des ténèbres et de la lumière, du dedans et de dehors, si l'on évoque la nouvelle *The Woman who rode away*, par exemple, se sont multipliés. Il est difficile de dégager et de définir le symbole, et la seule voie possible est de s'effacer devant sa puissance. "The power of the symbol is to arouse the deep emotional self and the dynamic self beyond comprehension", déclare Lawrence dans *Apocalypse*, venant à point nommé à mon secours et décourageant d'avance les critiques qui ont préparé leur grille destinée à contenir ce produit de l'imaginaire.

Je ne m'étendrai pas sur ce soleil noir qui est le soleil dans sa course nocturne lorsqu'il quitte ce monde pour en illuminer un autre – les Aztèques le représentaient porté sur le dos par le Dieu des Enfers, ce soleil noir, le premier des soleils, l'origine de tout l'univers, qui apparaît dans *The Plumed Serpent* : "Behind the fierce sun, the dark eyes of a deeper sun were watching" ¹⁷. L'homme tire sa vitalité du cœur de la terre et le serpent s'y love :

The earth's dark centre holds its dark sun, our source of isolated being, round which our world coils its foils like a great snake¹⁸.

Le sang, l'instinct et le principe mâle sont indissociables ; ils constituent le noyau de ce soleil sombre, source de renouveau pour l'homme.

Soleil et résurrection

Taos. Juliet a des points communs avec l'héroïne de *The Woman who rode away*. Dans la tradition méditerranéenne, l'orient désigne l'aurore et possède le sens d'origine d'éveil – orient signifiant ainsi "illumination". La tradition des anciens Mexicains et celle de la Méditerranée se recoupent, puisque pour les premiers le Levant est le pays de la naissance du soleil et de Vénus, le pays de la résurrection et de la jeunesse. C'est là du côté de la lumière (Tlapcopa) que le Dieu Nanantzin et le grand Dieu Quetzalcoatl ressuscités après leur sacrifice réapparurent l'un en soleil, l'autre sous l'aspect de la planète Vénus. C'est également là que se situe le paradis terrestre (Tlalocan)¹⁹.

¹⁶ Lettre à E. Collings, 1913.

¹⁷ *The Plumed Serpent*, Heinemann, Londres, 1955, p. 118.

¹⁸ *Mornings in Mexico*, Heinemann, Londres, 1956, p. 154.

¹⁹ Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Bordas, Paris, 1984, p. 168

Le thème de la résurrection, souvent évoqué dans la fiction lawrencienne d'avant l'exil, prend une nouvelle ampleur dans la phase finale de son activité créatrice, au cours de ces ultimes années du séjour italien (1925-1928).

La fonction régénératrice du soleil est manifeste dans deux nouvelles que l'on peut assimiler à des fables : *Sun* et *The Man who died*. *Sun* composée à la fin de 1925 à Spotorno a pour cadre Taormine. L'élément païen dominant de cette nouvelle est influencé par le culte du soleil relié aux Indiens de

Il s'agit de deux Américaines, dont les existences sont plutôt vides, des êtres vulnérables, qui vont accomplir le rite de passage et devenir le siège d'une véritable mutation. Le caractère païen, le cycle des saisons et la régénération de Juliet dans *Sun* annoncent déjà *Lady Chatterley's Lover*. D'ailleurs, l'injonction du docteur de Juliet "Take her away into the sun" qui ouvre la nouvelle n'est pas très éloignée de la supplique que Machaelis adresse à Connie : "Come to Sicily with me, it's lovely there just now. You want sun ! You want life !"

Ce ne sont pas les seules héroïnes de Lawrence à rechercher les bienfaits du soleil régénérateur : Lou, dans *St Mawr*, en apprécie les bienfaits dans la solitude de son jardin, "The Lovely Lady" offre son corps à la chaleur des rayons, mais les cas évoqués plus haut dépassent la simple héliothérapie, le besoin de réactiver une vitalité défaillante. Dans une lettre à Savage datant du 31 octobre 1913, Lawrence écrivait déjà :

Curious dried people we've become, always submitting ourselves to some damned rigid purposes, some idea instead of fructifying in the sun while it shines.

La fiction évoquée révèle la recherche de nouvelles valeurs. Lawrence explore ce désir de restaurer la vitalité menacée de la part de femmes appartenant à la haute bourgeoisie anglo-américaine, femmes frustrées qui caractérisent la vie sociale moderne. L'héroïne de *Sun*, épouse d'un homme d'affaires New-Yorkais, est malade, car elle ne peut plus répondre aux demandes exercées par la vie conjugale et la vie urbaine. D'abord sceptique, elle s'impose la discipline de s'étendre tous les jours nue au soleil méditerranéen. Tout un rituel se met en place et au cours de cette première rencontre, le soleil qui s'évertue à envelopper son corps nu de sa caresse, à fructifier ses seins, "fruits that would wither and not mature", la pénètre de plus en plus ; non seulement elle a l'impression de fondre, de se liquéfier physiquement, mais tout son être pensant et affectif est également annihilé. Au cours de plusieurs semaines de ce rituel, un changement profond s'opère en elle, au point qu'elle ne porte plus à son enfant l'intérêt qu'elle lui portait. Elle se concentre sur elle, sur cette nouvelle expérience, ce nouveau rythme de vie qu'elle-même instaure et définit.

Dans *Mornings in Mexico*, Lawrence approfondit ce sens de la définition de soi quand il relie le mode de vie instinctuel à son origine ombilicale : il décrit des Indiens "who are giving themselves again to the pulsing incalculable fall of the blood which forever seeks to fall to the centre of the earth". Le rapport de Juliet avec le soleil s'approfondit au point qu'elle le connaît maintenant, comme il la pénètre et lui la connaît ; s'amorce alors la phase suivante, celle de la connaissance au sens biblique du terme :

And her conviction that the sun knew her in the cosmic sense of the word came over a feeling of detachment from people and a certain contempt for humanity altogether. They were so unelemental, so unsunned²⁰.

Non seulement elle participe d'une nouvelle religion qui l'éloigne des autres, abolissant en elle l'être social, mais elle a la révélation d'une authentique rencontre sexuelle. Ce type de rencontre où l'acte s'accomplit par la médiation du regard apparaît à plusieurs reprises dans la fiction lawrencienne (on évoque en particulier la rencontre de March avec le renard dans *The Fox*). Dans le cas de *Sun*, les rayons du soleil font office de regard. L'union avec le soleil est consommée :

By some mysterious power inside her, deeper than her known consciousness and will, she was put into connection with the sun, and the stream flowed of itself, from

²⁰ "Sun", *The collected short stories of D.H. Lawrence*, Heinemann, London, 1974, p. 497.

